

LE COMBAT OU LE TRAVAIL
Une armée peut se battre ou se mouvoir...
Le chef de cuisine est véritablement le maître de l'épée, selon l'opinion exprimée par un proverbe arabe.

Mais alors, qu'arrive-t-il donc lorsque l'estomac se refuse à remplir ses fonctions et qu'il semble désigner l'abondance des aliments que la nature met à sa disposition?
A dire vrai, le résultat n'est-il pas absolument le même que si l'estomac et le plexus de nourriture? Non, car nous citons l'opinion de deux ou trois correspondants à ce sujet.

« Il y a deux ans, écrit le premier, je tombai gravement malade. L'estomac me faisait beaucoup souffrir. Mes nuits se passaient sans sommeil. J'éprouvais de vives douleurs dans le dos et dans les reins. J'avais un grand dégoût pour la nourriture, et je vomissais le peu que je prenais. Je restai dans cet état pendant plus d'un an sans pouvoir trouver le moindre soulagement dans aucun des nombreux que j'essayai. Seule la Tiase américaine des Sh-kers m'a sauvé. J'en ai pris cinq paquets, qui m'ont entièrement rétabli. Depuis neuf mois je n'ai pas eu le moindre mal. Je mange avec appétit et me repose trop pour me louer de ma guérison. Je vous autorise à publier ma lettre. »
Femmes Lomarchand, 8, rue de Pont-L'Évêque, à Trouville-sur-Mer (Calvados). Vu pour la légalisation de la signature de M. Lomarchand, appposé ci-dessus. Trouville-sur-Mer, le 15 juillet 1895. Le Maire: (Signé) Dorand-Cogez.

« Il y a un peu plus d'un an, écrit le second, je tombai dangereusement malade à la suite d'une violente commotion morale. Pendant deux mois je dus garder le lit à cause d'une faiblesse excessive, et parce que je souffrais beaucoup de l'estomac. J'avais en outre un asthme qui m'étouffait. On me considérait comme perdu, lorsque j'eus l'idée d'essayer la Tiase américaine des Sh-kers. Aussitôt que j'en eus pris quelques doses je rejetai la grande abondance des aliments que la nature met à ma disposition. Je me remis à manger avec appétit. Je ne saurais trop vous remercier du service que vous m'avez rendu, et je vous autorise à publier ma lettre. (Signé) Angèle Gauthier, Chaperon, rue Poulpère, par Anduze (Gard). Vu pour la légalisation de la signature de M. Angèle Gauthier, ci-dessus appposé. Anduze, le 15 septembre 1895. Le Maire: (Signé) Soulier. »
« Ma femme, écrit le troisième, souffrait beaucoup depuis quatre ans d'une constipation opiniâtre et de douleurs dans les reins et dans le dos, elle avait en outre une maladie d'estomac qui lui faisait refuser les aliments. Pendant trois mois elle sut garder le lit. Ayant lu dans les jour-

naux que la Tiase américaine des Sh-kers avait opéré de nombreuses guérisons dans des cas semblables à sien, elle se décida à en faire usage. C'est le seul remède qui l'ait soulagée. A présent elle peut manger à sa satisfaction et les douleurs ont disparu. Je suis heureux de porter ce fait à votre connaissance et vous autorise à le publier. (Signé) Vaubert, 56, Rue du Pont de Gouli, à Coustances (Mayenne). Vu pour la légalisation de la signature de M. Vaubert, ci-dessus appposé. Coustances, le 5 juillet 1895. L'adjoint: (Signé) Achille Blaise.

« Les lettres qui précèdent ont été adressées à M. O. Car Fanyau, pharmacien à Lille (Nord), qui en reçoit chaque jour de tous les points de la France des centaines à peu près semblables. »
« Les preuves de la proposition que nous faisons au sujet de cet article — est-ce que qui veut encore mieux — elles montrent comment on peut guérir le mal que nous réparé de nos aliments, c'est-à-dire la dyspepsie ou mauvaise digestion. Comme son nom l'indique ce remède vient d'Amérique et a été mis à l'épreuve et avec le plus grand succès dans toutes les parties du monde. Ecrivez à M. Fanyau pour lui demander une brochure explicative qui vous sera envoyée gratis et franco. Prix du flacon, 4 frs. 50; demi flacon, 3 frs. Dépot — Dans les principales pharmacies. Dipôt Général — Fanyau, Pharmacien, Lille. »

OLIVIER TWIST

PAR CHARLES DICKENS

An bout de trois jours, il put s'étendre sur une chaise longue, bien garnie d'oreillers; comme il était encore trop faible pour marcher, Mme Bedwin le fit transporter en bas, dans sa propre chambre, l'installant devant le feu, s'assit près de lui, dans le transport de sa joie, en le voyant hors de danger, se mit à sangloter très fort.

« Vous aimez les tableaux, mon enfant? demanda Mme Bedwin, en voyant Olivier contempler attentivement un portrait accroché à la muraille juste en face de lui. — Je n'en sais rien, madame, dit Olivier sans quitter des yeux la toile; j'en ai vu si peu que je n'en sais rien. Que la figure de cette dame est belle et douce! — Ah! mon enfant, dit la vieille dame, les peintres embellissent toujours les femmes, sans qu'ils perdent toutes leurs pratiques. — L'homme qui vient d'inventer un appareil pour saisir la ressemblance exacte aurait dû prévoir qu'il n'aurait pas de succès; c'est trop sincère, voyez-vous, beaucoup trop, ajouta-t-elle en riant de sa malice. — Est-ce que cela ressemble à quelqu'un, madame? demanda Olivier. — Oui, dit la vieille dame, en cessant un instant de regarder le portrait; c'est un portrait. — De qui, madame? demanda Olivier avec empressement. — En vérité, je n'en sais rien, répondit gaiement la vieille dame; ce n'est pas le portrait de quelqu'un que vous ou moi ayons connu, je suppose. Il semble vous occuper beaucoup, mon enfant. — Il est si joli, si beau! répondit Olivier. — Il ne vous fait pas peur, j'espère, dit la vieille dame, observant avec surprise l'air de respect avec lequel l'enfant contemplant le portrait. — Oh! non, non, reprit vivement Olivier; mais ses yeux semblent si tristes, et ils ont l'air fixés sur moi. — Le cœur me bat, ajouta Olivier à voix basse, comme si cette dame voulait me parler et ne le pouvait pas. — Mon Dieu! s'écria Mme Bedwin en tressaillant, ne dites pas de ces choses-là, mon ami; vous êtes faible et nerveux; c'est l'effet de votre maladie. Laissez-moi tourner votre fauteuil de l'autre côté, que vous ne voyiez plus ce portrait; tenez, dit-elle en joignant l'action à la parole, vous ne pouvez plus le voir à présent. — Olivier le voyait avec les yeux de l'âme aussi distinctement que s'il n'avait pas changé de position, mais il craignait d'importuner la bonne vieille dame; il lui sourit gentiment quand elle le regarda, et Mme Bedwin, heureuse de le voir plus tranquille, se baissa, dans lequel elle causa de petits morceaux de pain grillé, avec tout le sérieux que comporte une telle opération. — Olivier avait le bouillon avec un empressement remarquable, et il venait à peine de prendre la dernière cuillerée, quand on frappa doucement à la porte.

« Entrez, dit la vieille dame, et M. Brownlow parut. — Il l'avance aussi lestement que possible; mais il n'eut pas plus tôt relevé ses lunettes sur son front et croisé ses mains derrière son dos pour contempler longtemps et à son aise Olivier, que son visage se contracta et changea plusieurs fois d'expression. Etonné par la maladie, Olivier par respect pour son bienfaiteur, fit un effort inutile pour se lever, et rebomba sur son fauteuil; et le vieux M. Brownlow, qui avait à lui seul plus de cœur que n'en ont d'ordinaire six vieillards, sentit les larmes jaillir de ses yeux avec une abondance que nous ne chercherons pas à expliquer, parce que nous ne sommes pas assez philosophe. — Pauvre enfant! pauvre enfant! dit-il en lâchant de s'éclaircir la voix. Je suis sûr que ce matin, madame Bedwin, j'eusse craint d'avoir attrapé un rhume. — Espérons que non, dit celle-ci. Tout votre linge était bien sec, monsieur. — Ce n'est pas sûr, Bedwin, dit M. Brownlow; je crois que vous m'avez donné hier à dîner une serviette humide, mais n'en parlons plus. Comment vous trouvez-vous, mon petit ami? — Bienheureux, monsieur, répondit Olivier, et bien reconnaissant de toutes vos bontés. — Cher enfant! dit M. Brownlow, remis de son émotion. Lui avez-vous donné à manger, Bedwin? Un bouillon, hein? — Il vient de prendre un bol d'excellent consommé, répondit Mme Bedwin en se redressant et en appuyant sur le dernier

mot, pour montrer qu'entre un bouillon et un consommé il n'y a pas le moindre rapport. — Bah! fit M. Brownlow en haussant les épaules, quelques verres de porto lui auraient fait encore plus de bien; n'est-ce pas, Tom White? — Je me nomme Olivier, monsieur, répondit le petit malade d'un air étouffé. — Olivier? dit M. Brownlow; Olivier quoi? Olivier White, hein? — Non, monsieur, Olivier Twist. — Singulier nom, dit le vieux monsieur. Pourquoi avez-vous dit au magistrat que vous vous nommez White? — Je n'ai jamais dit cela, monsieur, répondit Olivier tout interdit. Ceci avait si bien l'air d'un mensonge que M. Brownlow jeta sur l'enfant un coup d'œil un peu sévère; mais il n'était pas possible de douter de sa parole; le caractère de la vérité était empreint sur tous les traits de son visage. — C'est sans doute une méprise, dit M. Brownlow. Mais, quoiqu'il n'ait plus de motif pour regarder fixement l'enfant, le souvenir de la ressemblance d'Olivier avec un visage connu lui revint à l'esprit, et si vivement qu'il ne pouvait détacher de lui ses regards. — J'espère que vous n'êtes pas mécontent de moi, monsieur? dit Olivier en levant des yeux suppliants. — Non, non, répondit le vieux monsieur. — Bonté divine! que vois-je? Bedwin, regardez donc là, et là. — Et en parlant ainsi il montrait du doigt

tour à tour le portrait placé au-dessus de la tête d'Olivier, puis la figure de l'enfant; c'était la copie vivante du portrait; mêmes yeux, même bouche, mêmes traits. — En ce moment la ressemblance était tellement frappante que toutes les lignes du visage semblaient reproduites avec une précision merveilleuse. — Olivier ignorait la cause de cette exclamation soudaine; il n'était pas assez fort pour supporter l'émotion qu'elle lui causa, et il s'évanouit. — Quand le Malois et son digne camarade maître Bates, après s'être approprié d'une manière illégale le mouchoir de M. Brownlow, s'étaient joints à la foule qui poursuivait Olivier, comme nous l'avons raconté précédemment, ils avaient obéi à un sentiment louable et méritoire, celui de se sauver eux-mêmes. — Comme le respect de la liberté individuelle est un des privilèges dont tout bon Anglais s'enorgueillit le plus, je n'ai pas besoin de faire observer que cette fuite de nos jeunes héros doit les relever dans l'esprit des patriotes sincères. — Ce qui montre bien qu'ils agissaient en vrais philosophes, c'est que, dès que l'attention générale fut fixée sur Olivier, ils cessèrent de poursuivre celui-ci et regardèrent leur demeure par le plus court chemin. — LA SUITE.

REPUBLIQUE FRANCAISE
VILLE DE ROUBAIX
CAISSE DES ÉCOLES
FOURNITURES SCOLAIRES
ADJUDICATION

- 1. Lot. — Fournitures de Livres... 20.000 fr.
- 2. Lot. — Fournitures d'objets de Bureau... 30.000 fr.
- 3. Lot. — Fournitures de papier à dessin... 2.000 fr.
- 4. Lot. — Fournitures de matériel d'enseignement... 2.000 fr.

Le Maire de la Ville de Roubaix, Pr. s. dent de la Caisse des Ecoles, donne avis que le MARDI 19 JANVIER 1895, à onze heures de la matinée, dans l'une des salles de l'Hôtel de Ville il sera procédé à l'adjudication, en quatre lots, au rabais et sur soumissions cachetées, de la fourniture des fournitures scolaires nécessaires aux écoles primaires pendant les années 1895-1896-1897.

5^{fr} 50 REMONTOIR Nickel
POUR DAMES 9 F. 50, ACIER POUR HOMMES 8 F. 50
UNION FRANÇAISE DES OUVRIERS HORLOGERS DE BESANCON

AVIS
Le Journal l'Éclair de Roubaix...
Toutes facilités seront accordées pour les règlements.

SE MÉFIER DES IMITATIONS
BOUILLON CIBILS
Tous nos lecteurs voudront lire

LES RODINS DE PARIS
Grand Roman documentaire illustré
par Germain BOULAIS
Après des principaux chapitres: Le viol de Manette H. chez par l'abbé Boutier...
Dépositaire pour le Nord et le Pas de Calais: Syndicat des marchands de journaux, 21, rue de Béthune, Lille.

TOUX, RHUMES, GRIPPE, BRONCHITES, CATARRHES, MAUX de GORGE, etc., etc.
PASTILLES BRACHAT
100,000 LITRES DE FÉLICITATIONS DE MÉDECINS ET DE MALADES
FRITURE A VENDRE
Pour cause d'installation à l'exposition de Bruxelles...
Un Établissement de Bouillies-Restaurant situé à Gand (Belgique), au centre de la ville, dans une rue très fréquentée, ayant une clientèle assurée, de vastes locaux pour noces, banquets et réunions de sociétés; bail avantageux, prix modéré avec grandes facilités de paiement.

GUÉRISSON EN QUELQUES JOURS
POMMADE DÉPURATOR
LA POMMADE DÉPURATOR...
LE GAZ A LA PORTEE DE TOUS
La Cie du Gaz de Roubaix met à la disposition du public comme cela se fait à Lille, des compteurs à paiement préalable pour la vente du Gaz au détail; ces compteurs permettent d'obtenir, à tout instant, du Gaz au moyen d'une pièce de dix centimes (voir les circulaires). Dans ce prix, pour lequel on obtient 225 litres de gaz, est comprise la location du compteur, de la tuyauterie et des appareils; moyennant ce prix, le placement des compteurs et de la distribution du gaz se fera dans un délai.

RHUMATISME
GOUTTE, GRAVELLE
GUÉRISON ASSURÉE
Pharmacie DENIS, à Baisieux (Nord)
Le docteur DENIS, de Camphin-en-Peule (Nord), répond, gratis, à toutes les lettres qui lui sont adressées au sujet de la maladie.

6 CHANSONS SOCIALISTES
dont l'INTERNATIONALE en musique
Dix centimes, le cent Cinq francs
Dépôt à la Maison du Peuple, 21, rue de Béthune, LILLE

BON GÉNIE
VENTE A CRÉDIT
MOBILIER
En Versant: 1 fr par semaine, 2 fr par semaine, 3 fr par semaine, 4 fr par semaine, 5 fr par semaine.

La Révoltée
PAR GEORGES MALDAGUE
PREMIÈRE PARTIE
Henri fit part à la jeune femme de l'idée qu'il avait eu d'abord. — Pourquoi ne serais-je pas venue? dit celle-ci; Mme de la Roche m'est très sympathique, j'ai besoin de gagner ma vie, rien ne s'est passé entre vous et moi qui m'empêche d'être la maîtresse de moi-même de votre femme. — Certes, rien ne s'est passé... D'un côté, je trouve tout naturel de vous voir ici... de l'autre, cela m'étonne un peu... Vous n'avez interdit des visites fréquentes. — Voyons, mon cher ami, ce n'est plus la même chose... Je vous ai donné la raison de cette interdiction; vous me compromettez en venant chez moi... Je ne compromettrai personne en venant chez Mme de la Roche.

des branches, et vous pénétrèrent les moelles d'un froid de glace. — Ce froid prenait peu à peu Rosalie, lui figeant l'âme. — L'impression de la rue, au sortir de cette demeure où tout respirait le luxe, le confort, la vie, était étrangement triste. — Elle se reportait, en pensée, vers l'intérieur de la rue Boisé-d'Anglais, si grand, si luxueux, celui-là, mais si chaud, si coquet, où elle avait vécu, près de « lui », des heures de calme si parfait, des heures d'ivresse si folle. — Aujourd'hui, elle allait rentrer dans un logis froid, désert. — Oh! la vie! la vie! Et elle murmura dans une plainte qui portait de sa bouche comme un sanglot, ces deux mots, mystérieux, terribles: La vie! — DEUXIÈME PARTIE
Paulin Pascoët, le père, et Simone Raquet, la pastourelle, s'en allaient, en beaux atours de mariés, accompagnés de la moitié du village et précédés du violon, qui tirait de son crinolin enrubanné les sons les plus criards qu'il en eût jamais tirés, à la vieille petite église où le comte Henri de la Roche avait épousé sa cousine, pour y faire bénir leur union. — C'était par une matinée de mars, toute

pleine de soleil, toute pleine de gaieté. Le gazon était vert dans les prés; il y avait des subépines aux buissons, des feuilles tendres aux arbres, des chants d'oiseaux partout. — Au sortir de l'église, la noce, chantant et dansant, se dirigea vers la ferme où Simone servait depuis son enfance, et où l'on devait faire la noce. — Il faudrait bien employer son temps; car à cette heure il n'y aurait pas de lendemain. — Dès le jour suivant, les mariés partaient pour Paris, Paulin emmenant les plus belles de ses chèvres, afin de débiter leur lait aux gens de la grande ville, puisque d'autres le faisaient, lui avait affirmé M. Henri de la Roche. — Ils prendront un train du soir, pour y arriver en plein jour. — Ils n'en demandaient pas plus: débarquer en plein jour à Paris. — Car on avait beau dire que Paris était grand, ils n'étaient pas si bêtes qu'ils ne trouvaient leur chemin jusqu'à la demeure de la petite comtesse. — Paulin avait eu son adresse par le notaire de la Roche-sur-Yon, qui gérait les intérêts que le jeune ménage laissait en Vendée. — Avant de quitter le pays, Mme de la Roche, à qui il disait son désir d'aller vendre du lait à Paris, lui recommandait de venir la trouver dès qu'il y serait arrivé — si toutefois il ne changeait pas d'avis, ce qu'elle lui conseillait de ne pas faire.

Mais ce qui entraînait dans la tête de Paulin n'en sortait pas facilement. — Il changeait rarement d'avis. — Cependant il avait réfléchi à temps pour donner à Simone la joie d'être sa femme avant de quitter le pays. — Car, d'abord, il était convenu qu'ils ne se marieraient qu'après avoir gagné assez d'argent à Paris, chacun de son côté, pour se mettre en ménage. — Puis, réflexion faite, le père pensant à l'ennui qu'ils éprouveraient l'un et l'autre de vivre ainsi séparés au milieu de tout ce monde parmi lequel ils n'auraient pas une connaissance, ils avaient résolu de passer dès à présent devant M. le maire. — Si on ne pouvait pas vivre au début sans que Simone se plaigne, ils auraient du moins la permission de se voir ouvertement aux moindres moments de liberté. — De reste, chacun, dans son for intérieur, se sentait une crainte qu'il tenait à éteindre. — Paulin n'était pas sans avoir entendu dire que, des filles qui allaient servir dans la grande ville, bien peu demeuraient sages. — Si Simone se laissait entortiller par quelque beau parleur, si elle l'oubliait! — Pour Simone, elle avait un exemple de l'infidélité des milieux sur les hommes, volages de leur nature, changeants par tempérament. — Deux amoureux quittaient ainsi le village, quelques années auparavant.